

Dorothy Parker retrouvée à Manhattan

Nathalie Crom, [Télérama](#), 8 juillet 2011



Dans les années 1920, le “Cercle vicieux”, réuni à l’hôtel Algonquin, régnait sur la vie intellectuelle et mondaine new-yorkaise. L’écrivaine et chroniqueuse Dorothy Parker n’y était pas la moins caustique.

Sur la 44e rue, côté ouest, nul édifice ne lui conteste la vedette. On ne peut pas dire pourtant que le bâtiment soit spectaculaire. Treize étages, une élégante et discrète façade de brique et de stuc de style American Renaissance, encadrée par de sages alignements de *bow windows* : rien n'attire vraiment le regard vers cet immeuble new-yorkais plutôt moins imposant que ses voisins, tapi entre les Ve et VIe avenues, au milieu d'une rue plongée dans l'ombre et perpétuellement encombrée de taxis. Qu'importe, l'hôtel Algonquin n'a pas besoin de se faire remarquer pour exister – son passé, sa réputation parlent pour lui. A quelques mètres, sur le même trottoir, un autre établissement hôtelier lui a brièvement fait de l'ombre ce printemps : il s'agit du Sofitel et son fronton doré, théâtre des prémices de l'affaire Strauss-Kahn, mais dont l'éphémère vedettariat n'a pas déplacé longtemps les foules.

Soyons francs : l'Algonquin, lui non plus, n'est pas assailli par les badauds en ce chaud jour de mai. Dans le *lobby* aux boiseries sombres, on ne croise que les clients de l'hôtel, nul curieux. Dans le restaurant, personne. Il s'agit pourtant d'un haut lieu de mémoire, de pèlerinage possible, pour les amoureux de la littérature en général, et les membres de l'aimable secte des admirateurs de Dorothy Parker (1893-1967) en particulier. Nombreux furent en fait, depuis plus d'un siècle – l'hôtel a ouvert ses portes en 1902 –, les artistes, les hommes et femmes de lettres à fréquenter l'établissement. Gertrude Stein, Sinclair Lewis, Sartre et Beauvoir, notamment, y sont descendus de temps à autre. Dans les premières décennies du XXe siècle, on y croisait Mary Pickford, John Barrymore et Douglas Fairbanks, ou encore Lillian Gish venue prendre le thé avec James Agee et Charles Laughton. On dit aussi que c'est à Algonquin qu'en 1949 William Faulkner mûrit et écrit son discours de réception du prix Nobel de littérature.

Et pourtant, tous ceux-là rassemblés ne font pas le poids face à Dorothy Parker, dont le nom, plus que tout autre, demeure indéfectiblement attaché à celui de l'Algonquin – familièrement appelé le « Gonk ». C'est là, en effet, que l'écrivaine et chroniqueuse – Dottie, pour les intimes – s'asseyait, six après-midi par semaine, en compagnie de ses amis, comme elle journalistes ou auteurs, tous composant l'officieux « Cercle vicieux » (en anglais, *Vicious Circle*), appelé aussi « la Table ronde de l'Algonquin », sorte d'institution intellectuelle et mondaine, célèbre pour l'humour hautement caustique des conversations qui s'y menaient, et qui régna sur la vie artistique et médiatique new-yorkaise tout au long de la décennie 1920.

C'est en juin 1919 que tout commença. Pour fêter son retour à New York, après avoir couvert la guerre en Europe, le critique dramatique du *New York Times* choisit l'Algonquin, tout près de Times Square – à Manhattan, le quartier des théâtres et des music-halls. Le lieu plut à certains des convives, parmi lesquels Dorothy Parker. La jeune femme était alors une journaliste plus tout à fait débutante, ayant fait ses premières armes à *Vogue* avant de se voir confier, en 1918, à l'âge de 25 ans, la chronique théâtrale de *Vanity Fair*, « le magazine le plus snob de New York » – les deux publications appartenant à l'homme de presse Condé Nast. A *Vanity Fair*, Dorothy Parker succède directement à P.G. Wodehouse, et se fait deux amis proches, bientôt comme elle piliers du cénacle de l'Algonquin : Robert Benchley (1) et Robert Sherwood, devenus l'un et l'autre auteurs à succès, scénaristes et dramaturges.

De la Table ronde, Dottie est la benjamine, et c'est auprès de ses aînés qu'elle teste et éprouve ce sens de l'humour corrosif et cruel qui constitue très vite sa griffe. Cette même causticité qui imprègne ses articles critiques, mais aussi ses nouvelles et même ses poèmes – notamment ses *Hymnes à la haine*, concentrés de mauvaise foi venimeuse (2). Mais le Cercle de l'Algonquin n'est pas qu'une assemblée d'esprits persifleurs. Si le mot d'ordre est ici de se montrer toujours drôle et spirituel, il s'agit aussi pour l'assemblée de s'intéresser à la création contemporaine, pour y identifier les vrais artistes et en dénoncer les fausses valeurs. « *Leur influence sur la littérature américaine, le théâtre et l'humour est aiguë, infatigable et incessante. Ils ne sont pas en révolte contre le monde, ils lui sont supérieurs, le considèrent d'un air amusé* », note Dominique de Saint-Pern, dans la biographie très documentée qu'elle a consacrée à Dorothy Parker (3). C'est d'ailleurs pour avoir émis des opinions un peu trop tranchées que Parker – entre-temps devenue l'amie des Fitzgerald, bientôt l'un des soutiens critiques les plus affirmés du débutant Hemingway... – sera remerciée dès 1920 par *Vanity Fair*. Elle s'est déjà fait un nom, une réputation. Et signera plus tard notamment dans *The New Yorker*, fondé en 1925, toujours sur la 44e rue, à deux pas du Gonk, dont il occupa même quelque temps des locaux au deuxième étage.

D'autres immeubles, dans Manhattan et alentour, affichent sur leur façade la plaque commémorative signalant que Dorothy Parker y vécut : sa maison natale, dans le West End, le village de villégiature de ses parents dans le New Jersey, ou encore, à Manhattan, dans le West Side, les maisons où elle grandit au début du XXe siècle, sur les 68e et 72e rues. Plus tard, une fois refermée la longue parenthèse de dix ans de la Table ronde de l'Algonquin, c'est à Los Angeles qu'on croisera Dorothy Parker, installée sur la côte Ouest, travaillant pour Hollywood, scénariste à succès pour Preminger, Cukor et autres... Ce n'est qu'au milieu des années 1950 qu'elle reviendra définitivement à New York.

Mais pour la postérité, toujours et définitivement, la décennie de l'Algonquin reste le moment fort de l'existence et la carrière de celle dont Dos Passos disait qu'« *elle riait avec des larmes dans les yeux* » – l'intelligente, élégante, drôlissime et cruelle Dottie.

(1) Certains textes humoristiques de Robert Benchley sont traduits aux éditions Rivages.

(2) L'œuvre de Dorothy Parker, recueils de textes critiques ou de nouvelles, est essentiellement disponible en poche chez 10-18 (*Comme une valse, La Vie à deux...*), Christian Bourgois (*Mauvaise journée, demain, Articles et critiques*) et Phébus (*Hymnes à la haine*).

(3) *L'Extravagante Dorothy Parker*, éd. Grasset, 1994.

A lire aussi, en anglais, sur [le site de la revue américaine Paris Review](#), un passionnant **entretien avec Dorothy Parker**, datant de 1956.

A voir

L'hôtel Algonquin est situé au 59 West 44th Street, New York, NY 10036, tél.: (00-33-1) 212-840-6800. **La Dorothy Parker Society** organise des visites commentées de l'hôtel. S'inscrire sur [leur site](#).

A écouter

Dorothy Parker lit son poème [One Perfect Rose](#).